

TOM DRAGAN

LE FRANÇAIS
DE 2025

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042518653

*À mon père, Daniel, pour m'avoir appris à ne jamais céder
face à l'arrogance d'« un quarteron de généraux » et ses
formes modernes...*

Le mot de l'auteur

En démarrant cet ouvrage, je n'avais pour ambition que de me lancer un défi intellectuel. J'étais loin alors de m'imaginer combien le champ politique allait être bouleversé et impacter notre quotidien.

Plutôt que de m'en écarter, j'ai choisi de m'en nourrir et de l'intégrer à l'ouvrage. J'espère que cette œuvre de fiction sera un plaisir, car c'est bien là, son objectif, de vous permettre de vous évader, quelques heures, dans une aventure originale.

Je vous souhaite une excellente lecture.

Le 12.11.2024

Tom Dragan

Chapitre 1 : l'inconnu

L'homme portait une chemise blanc écru et remontait l'allée d'un pas lent. Son pantalon ample, d'un vert terne, tombait élégamment et laissait apparaître deux chaussures de ville cirées d'une teinte brune de terre mouillée. Sa grande taille et le temps ensoleillé firent que Baptiste, le jeune jardinier, le vit de loin, alors qu'il reposait ses outils dans la brouette.

Sa surprise venait du fait des portes fermées et cadenasées, en ce jour de nettoyage des allées et de son tour de l'enceinte, il avait la parfaite assurance que son travail ne serait pas dérangé.

L'homme continuait sa remontée, tranquillement, se dirigeant vers lui, en se tenant bien droit. Il devait être énervé d'avoir été enfermé et Baptiste craignait de devoir s'expliquer. Il donnait une étrange impression que le corps de l'homme n'obéissait pas correctement à son esprit, lui ordonnant d'aller plus vite. L'homme, d'une taille dépassant le mètre quatre-vingt, Baptiste mesurant déjà plus d'un mètre soixante-quinze, le toisa d'un regard froid. Baptiste préféra prendre les devants.

— Bonjour, Monsieur, je suis le jardinier, je suis désolé, j'ai dû vous enfermer par erreur. Malheureusement, je vais devoir vous demander de partir, la commune m'a demandé de tout nettoyer.

— Bonjour, jeune homme. Vous n'avez commis aucune erreur. Cependant, je souhaite, comme vous le dites, sortir.

Baptiste s'essuya les mains sur sa tenue et sortit les clés, enleva le cadenas et la chaîne de la grille, poussa la porte.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Baptiste Ledoux.

— Je vous remercie, monsieur Baptiste Ledoux.

L'homme passa devant lui, passant les grilles avec son pas singulier.

— S'il vous plaît, monsieur ?

L'homme se retourna et l'interrogea du regard.

— Je viens de commencer comme jardinier, alors, si vous pouviez ne pas dire à la mairie que je vous aie enfermé... je ne sais pas si vous êtes un habitant, je ne connais pas encore tout le monde.

— Je vous l'ai dit, jeune homme, vous ne m'avez pas enfermé. Je ne dirai donc rien à la mairie.

L'homme tourna le dos à Baptiste et se mit à marcher le long de la petite route de campagne. Il s'éloigna sans attendre le remerciement de Baptiste qui lui resta dans la gorge. Il s'était figé, sentant qu'il ne devait pas insister.

« Curieux bonhomme », il ferma la porte de la grille, remis la chaîne et le cadenas, puis retourna à son travail.

Chapitre 2 : La route

L'homme longeait la route, c'était une de ces journées de septembre, trop rares, à la température parfaite, d'un soleil chaleureux combiné à une légère brise qui rendait la marche agréable pour la pensée. Les cheveux se dégradaient en un gris argenté, taillé consciencieusement, son visage restait placide, il ne laissait rien paraître, la transpiration, malgré les trois kilomètres déjà parcourus, se refusait à toute apparition sur son front.

La route de campagne se terminant sur un croisement, il ne lui était plus possible de continuer sur le bas-côté envahi par les herbes folles à hauteur de taille.

L'homme se mit donc en marche au milieu de la voie de droite en gardant son rythme lent et assuré.

Ce n'est qu'à la sortie du second virage qu'il entendit le cri strident des pneus sur le bitume, en se retournant calmement, il vit une jeune femme au volant de sa Toyota, les yeux exorbités. Elle sauta hors de la voiture :

— Vous êtes complètement malade de marcher au milieu de la route ! J'ai failli vous tuer !

— En effet. Cela aurait été fâcheux. De quelle marque de voiture s'agit-il ?

— Quoi ? Écartez-vous de là avant que j'appelle la police ! Je manque de vous tuer et vous me demandez la marque ?

— Toyota. Est-ce cela ?

L'homme plongeait son regard dans celui de la conductrice. Elle bredouilla :

— Oui... Toyota... c'est japonais, mais c'est fabriqué en France !

— Les Japonais fabriquent des voitures en France ? Pourquoi ne pas avoir acheté une Renault, une Peugeot ou une Citroën ?

— C'était trop cher, vous êtes sûr que vous allez bien ?
Quel est votre prénom ?

L'homme se redressa, mais il ne dit pas un mot. Il avait un air vexé.

— Vous ne connaissez pas votre prénom ?

Elle regarda l'homme, il n'avait pas l'air si âgé, la cinquantaine tout au plus, peut-être était-il atteint de la maladie d'Alzheimer ?

— Bon, j'appelle le SAMU. Restez là, le centre hospitalier est proche, cela ne devrait pas prendre longtemps.

Elle prit son portable, l'homme fit le tour de la voiture et s'installa à l'avant côté passager.

— Qu'est-ce que vous faites ? Descendez.

— Amenez-moi à ce centre hospitalier puisqu'il est proche.

Une voiture s'arrêta derrière, le conducteur descendit sa fenêtre.

— Hey la miss, vous faites quoi au milieu de la route ?
Vous voulez de l'aide ?

— Non, non, c'est bon, merci, je... je repars.

Le centre hospitalier n'était qu'à 3 minutes et s'il avait un début d'Alzheimer, elle ne pouvait pas le laisser ici, déambuler, en cas d'accident, on lui reprocherait de ne pas l'avoir amené hors de danger. Elle se résigna donc et s'installa au volant.

— Vous n'êtes pas dérangé ? Je veux dire, vous ne me voulez pas de mal ?

— Pourquoi voudriez-vous que je vous veuille du mal ?

— On entend plein d'histoire d'agressions aux infos.

— Je n'écoute pas les informations.

Le conducteur à l'arrière donna un coup de klaxon. Elle descendit sa fenêtre.

— Ça va ! On n'est pas aux pièces, non ?

Elle démarra rapidement et se mit en route, en scrutant du coin de l'œil si son singulier passager ne changeait pas de comportement.

— Vous pouvez mettre votre ceinture ? Si déjà je vous emmène à l'hôpital, j'aimerais autant que ce soit juste pour votre amnésie.